

**La Sexualité  
La merveille, l'errance, l'énigme**

**PAUL RICOEUR**

Pourquoi, nous a-t-on dit, consacrer un numéro d'Esprit à la sexualité plutôt qu'à l'amour ? L'amour n'est-il pas le terme englobant, le pôle ascendant, le mobile spirituel ? Certes. Mais la sexualité est le lieu de toutes les difficultés, de tous les tâtonnements, des périls et des impasses, de l'échec et de la joie.

Dès lors rien n'était plus à craindre que la fuite dans l'effusion ; rien n'était plus souhaitable que de débusquer le lecteur de la pénombre du lyrisme érotico-mystique. Nous avons donc préféré à un éloge de l'amour, une recherche sur la sexualité, afin de n'éluider aucune des difficultés qui rendent *problématique* l'existence de l'homme comme existence sexuée. La différence des sexes traverse l'humanité autrement qu'une différence d'espèce et autrement qu'une différence sociale, autrement encore qu'une différence spirituelle. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Nous donnerons la parole tour à tour au scientifique, au philosophe, au critique littéraire, à l'homme ordinaire ; nous entremêlerons aux contributions longues, les réponses plus brèves de ceux qui ont bien voulu répondre au questionnaire que l'on trouvera égrené tout au long du sommaire de ce numéro ; nous essayerons de faire courir, à travers articles et réponses, le fil continu de la réflexion des plus proches collaborateurs de la revue. J'essaierai pour ma part de faire paraître, dans cette introduction à notre travail collectif, les points saillants de notre interrogation et d'abord de notre étonnement devant la merveille et l'énigme du sexe.

L'ordre que je suivrai n'est pas l'ordre, un peu trop didactique peut-être, que nous avons suivi dans ce numéro et qui, partant d'une vue globale du problème (Ière Partie), traverse la connaissance extérieure, scientifique, objective du sexe (IIème Partie), accède aux problèmes éthiques (IIIème Partie), puis aux modes d'expression (IVème Partie), pour déboucher dans la pratique concrète (Vème Partie). Je suivrai ici un ordre très subjectif ; j'irai de ce qui, pour moi, est *merveille* à ce qui pour moi est *énigme*, en passant par ce qui rend le sexe *errant* et aberrant.

Je partirai donc de ce qui m'a personnellement nourri : la recherche d'un nouveau sacré dans l'éthique conjugale contemporaine. Je me tournerai ensuite vers ce qui ne passe pas dans cette éthique, vers ce qui constitue la menace d'une *perte de sens* pour la sexualité et que je lierai au problème de l'érotisme. Alors nous apparaîtra l'énigme sous-jacente à l'une et l'autre investigations.

**La sexualité comme merveille.**

Tous nos problèmes concernant la sexualité me paraissent procéder de l'effondrement d'un sacré ancien - qu'on peut appeler cosmo-vital - qui a failli donner un sens plénier à la sexualité humaine. L'éthique conjugale des modernes est une des ripostes relativement réussies à cet effondrement.

Il n'est pas possible en effet de comprendre les aventures de la sexualité en dehors de celles du sacré parmi les hommes ; il faut d'abord répéter en soi-même, en imagination et en sympathie, le sacré perdu et ses riches arborescences de mythes, de rites et de symboles ; « en ce temps-là » les rites manifestaient par l'action l'incorporation de la sexualité dans un sacré total, tandis que les mythes soutenaient par des récits solennels l'instauration de ce sacré ; l'imagination ne cessait d'investir « alors » toute chose de symboles sexuels, en échange des symboles qu'elle recevait des grands rythmes de la vie végétale, laquelle, à son tour, symbolisait avec la vie et la mort des dieux selon un jeu indéfini de correspondances mutuelles. Mais de ce sacré ancien il ne reste que des bribes ; tout le réseau de correspondances qui a pu rattacher le sexe à la vie et à la mort, à la nourriture, aux saisons, aux plantes, aux animaux et aux dieux, tout ce réseau est devenu le grand pantin disloqué de notre Désir, de notre Vision et de notre Verbe.

Mais comprenons bien : il *fallait* que ce sacré s'effondre, du moins sous sa forme immédiate et naïve. C'est à la fois à la poussée du monothéisme éthique et à celle de l'intelligence technicienne qu'il a cédé. Le premier, le monothéisme éthique a largement « démythologisé » le sacré cosmo-vital et ses divinités végétales et infernales, ses hiérogamies, ses violences et ses délires, au profit d'un symbolisme extraordinairement pauvre, plus « céleste » que « terrien », dont l'admiration de l'ordre sidéral - le ciel étoilé au-dessus de nos têtes - est en nous le principal vestige. Or le sacré transcendant est beaucoup plus apte à soutenir une éthique politique, centrée sur la justice, qu'un lyrisme de la vie. A la mesure de l'archétype sidéral de l'ordre, la sexualité apparaît comme un phénomène aberrant, que la « démythologisation » des dieux infernaux et végétatifs a vidé de son sacré propre. Non pas que le sacré transcendant, celui du *Père Céleste* par exemple, soit sans signification pour la sexualité ; mais il est impuissant à reprendre en lui le démonisme latent, la créativité, la violence de l'Eros ; il ne peut soutenir que la discipline institutionnelle du mariage, considéré lui-même comme un fragment de l'*ordre* total. C'est comme ordre, comme institution, que la sexualité est justifiée dans le sacré transcendant et éthique. Eros doit s'y intégrer tant bien que mal. D'où l'éthique rigoriste axée sur un unique axiome : la sexualité est une fonction sociale de procréation ; elle n'a pas de sens hors de la procréation. Voilà pourquoi l'éthique éminemment sociale, communautaire, politique, issue du sacré transcendant, est plutôt méfiante à l'égard de la puissance d'égarement de l'Eros. Celui-ci garde toujours du vieux sacré défunt un fond de puissance dangereuse et interdite. Le sacré comme séparé, intouchable, a bien survécu au sacré de participation, mais il tend à charger de culpabilité diffuse la sexualité en tant que telle.

Il est vrai que chez les Juifs cette condamnation de la sexualité hors de sa fonction strictement utilitaire et communautaire de perpétuation de la famille ne fut pas accentuée ; c'est qu'après une lutte sévère contre la mythologie orientale, la foi d'Israël a su s'élever à un *sens de la création*, à un sacré transcendant-immanent, selon lequel la *terre entière* chante avec les cieux la gloire de l'Eternel ; alors une exultation nouvelle peut monter de la chair, qui trouve sa magnifique expression dans le cri que le document sacerdotal met dans la bouche du premier homme découvrant la première femme :

« A ce coup, c'est l'os de mes os  
Et la chair de ma chair !... »

Mais ce sens à la fois charnel et spirituel, retrouvé de nos jours par un Péguy, n'a pu compenser la décadence plus profonde du vieux sacré cosmo-vital. Avant qu'il n'ait pu créer une culture à sa taille, il a subi l'assaut de la *vague dualiste*, orphique et gnostique ; soudain l'homme oublie qu'il est « chair », indivisément Parole, Désir et Image ; il se « connaît » comme Ame séparée, égarée, prisonnière dans un corps ; du même coup, il « connaît » son corps comme Autre, Ennemi et Méchant. Cette « gnose » de l'Ame et du Corps, cette « gnose » du Duel, s'infiltré dans le christianisme, stérilise son sens de la création, pervertit son aveu du mal, borne son espérance de réconciliation totale à l'horizon d'un spiritualisme étriqué et exsangue. Ainsi prolifère, dans la pensée religieuse de l'Occident, la haine de la vie et le ressentiment anti-sexuel où Nietzsche avait cru reconnaître l'essence du christianisme.

C'est ici que l'éthique conjugale des modernes représente un effort limité, mais partiellement réussi, pour reconstituer un nouveau sacré, axé sur l'alliance fragile du spirituel et du charnel dans la *personne*.

La conquête essentielle de cette éthique est d'avoir mis au premier rang la valeur de la sexualité comme langage sans parole, comme organe de reconnaissance mutuelle, de personnalisation mutuelle, bref comme *expression*. C'est ce que j'appelle la dimension de la « tendresse » que j'opposerai plus loin à celle de « l'érotisme ». Cette éthique s'inscrit dans le prolongement du créationnisme juif et de l'Agapé chrétienne, pour autant que le christianisme récuse ses tendances gnostiques et *refuse la fausse antinomie d'Eros et d'Agapé*. Je verrais volontiers dans cette éthique une tentative de *reprise d'Eros par Agapé*.

Comme toute reprise, qui n'est pas simple répétition, elle consacre à la fois la ruine du vieux sacré et sa conversion ; sa ruine, car le thème de la personne, de la personnalisation mutuelle, est étranger à la liturgie cosmique du sacré végétatif et à l'invitation qu'il adresse aux individus de se perdre dans le flux des générations et des régénérations. Au stade infra-personnel du vieux sacré, la procréation reste foncièrement irresponsable, hasardeuse, animale. Le sacré doit franchir le seuil de la personne. Ce seuil franchi, l'homme devient responsable de donner la vie, comme il est responsable de la nature entière ; le contrôle de la procréation est le signe irrécusable de la mort de l'ancien sacré, l'acquis irréversible de la culture sexuelle. Nous en dirons à loisir et la signification éthique et les périls nouveaux. Mais ces périls sont l'envers de la grandeur de la sexualité humaine : par le contrôle de la procréation, la reproduction cesse d'être un destin, en même temps qu'est libérée la dimension de la tendresse où s'exprime le nouveau sacré. Du même coup, ce qui ruine le vieil Eros sacré, c'est aussi ce qui permet de le sauver, dans la lumière de l'Agapé. Nous tentons par la tendresse de reconstituer un symbole de l'innocence, de ritualiser notre rêve d'innocence, de restaurer l'intégrité et l'intégralité de la chair. Mais cette tentative présuppose l'émergence de la personne ; elle ne peut être qu'interpersonnelle ; le vieux mythe de l'androgyné, reste un mythe de l'indistinction, de la non-différence ; il doit se transmuter dans un nouveau mythe de la mutualité, de la réciprocité charnelle. Cette restauration, à un autre niveau de culture et de spiritualité, du sacré primitif, suppose que l'Agapé n'est pas seulement iconoclaste, mais qu'elle peut sauver tous les mythes, y compris ceux d'Eros.

Mais cette entreprise est-elle possible ? Elle recèle déjà un germe de précarité du seul fait que, pour conquérir intensité et durée, le lien sexuel doit se laisser éduquer par la discipline de l'*institution*. Nous avons vu que le sacré transcendant est un moment nécessaire de cette histoire du sacré ; or le sacré transcendant, qui a engendré une éthique de la loi politique, de la justice sociale, a durement contraint l'anarchique Eros à se plier à la loi du mariage. L'éthique sexuelle, subissant l'influence de l'éthique politique, s'est chargée de droits et de devoirs, d'obligations et de contrats : on connaît le cortège d'interdictions, de prohibitions et d'inhibitions qui accompagne le dressage de l'instinct. Le prix à payer pour *socialiser* Eros est assurément terrible. Nulle société moderne pourtant n'envisage de renoncer à canaliser tant bien que mal et à stabiliser le démonisme d'Eros par l'institution de la famille conjugale. On peut concevoir des destinées singulières affranchies de cette légalité □ et il en est de très grandes, principalement parmi les artistes et les grands créateurs de culture, qu'on n'imagine guère contenues dans les liens du mariage. Mais quel *législateur* en tirerait argument pour « désinstitutionnaliser » le sexe, et ériger en règle universelle la maxime de ces destinées singulières ? C'est un fait que l'homme n'a atteint son humanité et n'a humanisé sa sexualité qu'à travers la discipline □ coûteuse à bien des égards □ de l'institution conjugale. Il s'est noué un pacte précaire entre Eros et l'institution du mariage, qui n'est pas sans contrepartie, sans sacrifice, sans souffrance et même parfois sans destruction d'humanité ; le mariage reste le pari cardinal de notre culture quant au sexe ; ce pari n'est pas entièrement gagné ; sans doute ne peut-il être entièrement gagné ; c'est pourquoi *le procès du mariage* est toujours une tâche possible, utile, légitime, urgente ; il revient à la littérature et aux arts de dénoncer l'hypocrisie d'une société qui toujours tend à couvrir du prétexte de ses idéaux toutes ses trahisons ; toute éthique de contrainte engendre la mauvaise foi et l'imposture ; c'est pourquoi la littérature a une fonction irremplaçable de scandale ; car le scandale est le fouet de l'imposture. Et l'imposture accompagnera l'homme aussi longtemps qu'il ne pourra faire coïncider la singularité du désir et l'universalité de l'institution ; or le mariage est, dans notre civilisation, toujours à quelque degré, sous le signe de l'obligation ; beaucoup en sont écrasés ; le mariage veut protéger la durée et l'intimité du lien sexuel et ainsi le rendre humain, mais il est aussi pour beaucoup ce qui ruine et la durée et l'intimité.

Le pari d'une éthique de la tendresse c'est que, *en dépit* de ces risques, le mariage reste la meilleure chance de la tendresse. Ce que cette éthique conserve du sacré transcendant, c'est l'idée que l'institution peut servir de discipline à l'Eros en transposant de la sphère politique à la sphère sexuelle la règle de justice, de respect d'autrui, d'égalité de droit et de réciprocité dans l'obligation ; mais en retour, en s'emparant de l'institution, l'éthique de la tendresse en transforme l'intention ; selon l'esprit de l'institution, le mariage a pour fin dominante la procréation, la perpétuation de l'humanité comme *espèce* : l'éthique de la tendresse veut inclure la procréation dans la sexualité et non la sexualité dans la procréation, en portant en tête des fins du mariage la *perfection* de la relation interpersonnelle. Cette promotion du thème personnel et interpersonnel est le point d'aboutissement du mouvement qui a donné le pas à la famille conjugale sur la famille ancestrale, c'est-à-dire au choix mutuel des conjoints sur le pacte des familles. La fusion de l'institution et de l'Eros sublimé en tendresse est-elle à tous

coups réussie ? Rien ne peut le garantir. C'est pourquoi une secrète faille menace de rupture l'aventure entière de la sexualité humaine à travers laquelle se poursuivent plusieurs desseins discordants. Voilà la faille. Or c'est à la faveur de cette dissonance, qui menace le fragile compromis entre *Eros* et *Civilisation*, qu'opère une tendance centrifuge, anti-institutionnelle, qui culmine dans « l'érotisme » contemporain. Notre temps me semble travaillé par deux mouvements de sens contraire, l'un de resacralisation de l'amour et l'autre de désacralisation.

### **L'errance ou l'érotisme contre la tendresse.**

On le dira assez plus loin, le terme d'érotisme est ambigu : il peut désigner d'abord une des composantes de la sexualité humaine, sa composante instinctuelle et sensuelle ; il peut désigner ensuite l'art d'aimer édifié sur la culture du plaisir sexuel : comme tel il est encore un aspect de la tendresse, aussi longtemps que le souci de la réciprocité, de la gratification mutuelle, du don, l'emporte sur l'égoïsme et le narcissisme de la jouissance ; mais l'érotisme devient désir errant du plaisir, lorsqu'il se dissocie du faisceau des tendances liées par le souci d'un lien interpersonnel durable, intense et intime. C'est alors que l'érotisme fait problème. Or nous avons appris de Freud □ principalement des *Trois essais sur la Sexualité* □, que la sexualité n'est pas simple, que l'intégration de ses multiples composantes est une tâche indéfinie. Cette désintégration, non plus éprouvée comme échec, mais recherchée comme technique du corps, fait de l'érotisme le contrepôle de la tendresse ; dans la tendresse, le rapport à autrui l'emporte et peut enrôler l'érotisme au sens de composante sensuelle de la sexualité ; dans l'érotisme, la culture égoïste du plaisir l'emporte sur l'échange du don.

L'érotisme, au sens limité et péjoratif du mot, a toujours existé (certains de nos correspondants, comme on verra, affirment même qu'il est en régression dans une civilisation utilitaire et axée sur le travail) ; la culture du plaisir est une possibilité fondamentale de la sexualité humaine, du seul fait qu'elle ne se laisse pas réduire à la reproduction animale ; elle a du jeu et devient jeu ; la culture du plaisir est appelée par la tendresse et peut toujours se retourner contre elle ; c'est le serpent que la tendresse nourrit en son sein ; il en est ainsi ; il faut le savoir et l'accepter ; le démonisme de l'Eros, c'est la double possibilité de l'érotisme et de la tendresse ; la contrainte que l'institution a toujours exercée sur la tendresse ne cesse de relancer la tendance centrifuge de l'érotisme, dans le même temps que l'institution travaille à son intégration dans la tendresse.

Mais si « l'érotisme » est une possibilité et un péril interne à la sexualité en tant qu'elle est humaine, ses modalités contemporaines paraissent nouvelles ; ce sont elles que nous nous proposons d'élucider par la suite ; je me bornerai ici à orienter l'attention sur trois groupes de phénomènes, d'ailleurs liés et en action réciproque. Il y a d'abord ce que j'appellerai *la chute à l'insignifiance*. La levée des interdits sexuels a produit un curieux effet, que la génération freudienne n'avait pas connu, la perte de valeur par la *facilité* : le sexuel devenu proche, disponible, et réduit à une simple fonction biologique, devient proprement insignifiant. Ainsi le point extrême de destruction du sacré cosmo-vital devient aussi le point extrême de la déshumanisation du sexe.

A ce premier phénomène bien des circonstances ont contribué : le brassage des sexes dans la vie économique et dans les études, la conquête par la femme d'une égalité qui lui donne accès à la liberté sexuelle qui était jusqu'alors le privilège de l'homme ; bref tout ce qui rend la rencontre sexuelle *facile*, favorise aussi la chute au degré zéro du sens et de la valeur.

A cela s'ajoute l'entrée dans le domaine public de la littérature sexologique vulgarisée. L'homme se connaît mieux, du même coup sa sexualité devient publique ; mais en perdant son caractère clandestin, elle perd aussi son caractère intime. Nous autres mammifères, disait Béguin... Il y a là quelque chose d'irréversible : en se diffusant les sciences humaines deviennent à leur tour un phénomène culturel nouveau qui fait partie de la situation à assumer.

Enfin la sexualité subit le contre-coup de tous les autres facteurs qui jouent dans le sens de la dépersonnalisation et de l'anonymat. Les témoignages des psychanalystes américains sont à cet égard instructifs ils assistent à l'effacement du type de l'obsédé par refoulement, caractéristique de l'ère victorienne, et à la montée de symptômes plus subtils : perte du contrat affectif, impuissance à aimer et à haïr ; leurs clients se plaignent de plus en plus de ne pouvoir éprouver l'engagement affectif de leur personnalité entière dans l'acte sexuel, de faire l'amour sans aimer.

La chute de la sexualité à l'insignifiance est à la fois la cause et l'effet de cette déchéance affective, comme si l'anonymat social et l'anonymat sexuel se relançaient mutuellement.

Deuxième phénomène : en même temps que la sexualité devient *insignifiante*, elle devient plus *impérative* à titre de riposte aux déceptions éprouvées dans d'autres secteurs de la vie humaine ; la sexualité, exaspérée par sa fonction de compensation et de revanche, devient en quelque sorte affolée. De quelles déceptions s'agit-il ?

D'abord de la déception dans le travail ; il y aurait des études importantes à faire sur le thème : civilisation du travail et sexualité. Que le travail soit un éducateur de l'instinct, par son caractère anti-libidinal, l'école freudienne de l'*ego-analysis* (Hartmann, Erikson, etc.) l'a amplement montré ; il est certain que la personnalité s'édifie, que le moi conquiert son autonomie à partir de situations non-conflictuelles (au point de vue instinctif du moins) ; le travail est, avec le langage et avec l'apprentissage de la vie dans les institutions, une de ces situations non-conflictuelles (*conflict-free sphere* de Erikson). Mais le choc en retour est également important : l'expérience de l'homme moderne, c'est qu'il n'est pas « content » dans la société conçue comme lutte organisée contre la nature ; sa déception est plus profonde qu'un simple refus du régime économique-politique de son travail ; il est déçu du monde technologique lui-même. Aussi reporte-t-il du travail sur le loisir le sens de sa vie. L'érotisme apparaît alors comme une dimension du loisir : il n'est bien souvent qu'un loisir aux moindres frais, du moins celui qu'on peut appeler l'érotisme inculte.

A cette déception primaire s'ajoute celle du « politique ». Nous assistons à un certain échec de la définition politique de l'homme. L'homme lassé de faire l'histoire aspire à la non-histoire ; il refuse de se définir par un « rôle » social et rêve d'être un homme non qualifié civilement. Tel film nous montre des adolescents foncièrement inintéressés par leur rôle socio-politique (*Les tricheurs*). Est-ce une

caractéristique de vieux pays dépourvus d'une grande tâche ? Je ne sais. En tous cas, l'érotisme paraît comme une formidable revanche, non pas seulement du loisir sur le travail, mais du privé sur le public dans son ensemble.

Enfin, plus profondément, l'érotisme exprime une déception plus radicale, la déception du « sens » ; il y a un lien secret entre érotisme et absurdité. Quand rien n'a plus de sens, il reste le plaisir instantané et les artifices. Ce trait nous met sur la piste d'un troisième phénomène qui nous fait serrer de plus près la nature de l'érotisme ; si la sexualité errante est à la fois *insignifiante* et *impérative* comme revanche, il faut tenter de la rendre *intéressante*. L'érotisme est alors une revanche non seulement sur l'insignifiante du travail, de la politique, de la parole, mais sur l'insignifiante de la sexualité elle-même. D'où la recherche d'un fabuleux sexuel. Cette recherche libère une possibilité fondamentale de la sexualité humaine que nous avons déjà évoquée : celle de séparer le plaisir non seulement de sa fonction de procréation (ce que fait aussi l'amour-tendresse), mais de la tendresse elle-même. Voilà l'homme engagé dans une lutte exténuante contre la pauvreté psychologique du plaisir lui-même, qui n'est guère susceptible de perfectionnement dans sa brutalité biologique. L'érotisme va donc construire son fabuleux dans l'intervalle de la dissociation hédonique et dans les limites de la finitude affective. De là le caractère quasi-désespéré de son entreprise : érotisme quantitatif d'une vie vouée à la sexualité, érotisme raffiné à l'affût de la variation, □ érotisme imaginaire du montrer-cacher et du refuser-masquer, □ érotisme cérébral du voyeur qui s'insinue en tiers dans tous les rôles érotiques : sur toutes ces voies se construit un fabuleux sexuel, projeté dans divers héros de la sexualité ; mais d'une forme à laquelle on le voit glisser de la promiscuité à la solitude désolée. Le désespoir intense de l'érotisme □ n'est pas sans rappeler le fameux tonneau percé de la légende grecque □ c'est de ne jamais compenser la perte de la valeur et du sens en accumulant des *ersatz* de tendresse.

### Énigme de la sexualité.

Je ne voudrais pas terminer sur cette note pessimiste, mais rapprocher les deux moitiés de mon analyse. Sur les deux voies de la sexualité, celle de la tendresse et celle de l'érotisme, quelque chose est aperçu : à savoir que la sexualité en son fond reste peut-être imperméable à la réflexion et inaccessible à la maîtrise humaine ; c'est peut-être cette opacité qui fait qu'elle n'est contenue ni dans l'éthique de la tendresse, ni dans la non-éthique de l'érotisme ; et que même elle ne peut être résorbée dans une éthique, ni dans une technique, mais seulement *représentée symboliquement* à la faveur de la mythique qui reste en nous de mythique.

Finalement, quand deux êtres s'étreignent, ils ne savent ce qu'ils font ; ils ne savent ce qu'ils veulent ; ils ne savent ce qu'ils cherchent ; ils ne savent ce qu'ils trouvent. Que signifie ce désir qui les pousse l'un vers l'autre ? Est-ce le désir du plaisir ?

la mort, qu'un retard de l'échéance fatale ; que la vie est unique, universelle, toute en tous et que c'est à ce mystère que la joie sexuelle fait participer ; que l'homme ne se personnalise, éthiquement, juridiquement, que s'il replonge *aussi* dans le fleuve de la Vie □ telle est la vérité du romantisme comme vérité de la sexualité. Mais cette conscience vive est aussi conscience obscure, car nous savons bien que cet univers à quoi la joie sexuelle participe s'est effondré en nous ; que la sexualité est l'épave d'une Atlantide submergée. De là son énigme. Cet univers disloqué n'est plus accessible à la naïveté, mais à l'*exégèse* savante des vieux mythes ; il ne revit que par la grâce d'une *herméneutique*, c'est-à-dire d'un art d' « interpréter » des écrits aujourd'hui muets ; et un nouveau hiatus sépare l'épave de sens que cette herméneutique du langage nous restitue et cette autre épave de sens que la sexualité découvre sans langage, organiquement.

Allons plus loin : l'énigme de la sexualité c'est qu'elle reste irréductible à la trilogie qui fait l'homme : langage-outil-institution. D'une part, en effet, elle appartient à une existence pré-linguistique de l'homme ; même quand elle se fait *expressive*, elle est *expression* infra-, para-, supra-linguistique ; elle mobilise le langage, certes ; mais elle le traverse, le bouscule, le sublime, le bêtifie, le pulvérise en murmure, en invocation ; elle le démédiatise ; elle est Eros et non Logos. Aussi sa restitution intégrale dans l'élément du Logos reste radicalement impossible.

Eros appartient d'autre part à l'existence pré-technique de l'homme ; même quand l'homme en devient responsable et l'intègre à une technique du corps (qu'il s'agisse seulement d'un art de l'ajustement sexuel ou plus précisément d'une technique préventive de la procréation), la sexualité reste hyper-instrumentale ; ses instruments doivent se faire oublier ; la sexualité reste foncièrement étrangère à la relation « intention-outil-chose » ; elle est un débris de l'immédiateté non-instrumentale ; la relation corps-corps □ ou mieux « personne-chair-chair-personne » □ reste foncièrement non-technique. Dès que l'attention se fixe et se fige sur la technique de l'ajustement ou la technique de la stérilité, le charme est rompu.

Enfin, quoiqu'on dise de son équilibre dans le mariage, Eros n'est pas institutionnel. On l'offense en le réduisant au contrat, au devoir conjugal ; son lien naturel ne se laisse pas analyser en devoir-dette ; sa loi, qui n'est plus loi, est la réciprocité du don. Par là il est infra-juridique, para-juridique, supra-juridique. Aussi est-il de son essence de menacer de son démonisme l'institution □ toute institution, y compris celle du mariage. L'amour, tel que notre culture l'a façonné, s'avance entre deux abîmes : celui du désir errant et celui d'une volonté hypocrite de constance, □ caricature rigoriste de la fidélité.

Heureuse et rare reste la rencontre, dans la fidélité vivante, entre Eros impatient de toute règle, et l'institution que l'homme ne peut maintenir sans sacrifice.

Paul RICOEUR.